

Une différente perspective en dix-neuf instantanés

19 のスナップショットによる別の遠近法

Dany LAFERRIÈRE

ダニー・ラフェリエール

Point de fuite

Pour dire les choses de façon sommaire, il y a au moins deux façons de voir le paysage. Dans la manière occidentale : le point de fuite est situé tout au fond du tableau. On a l'impression d'être invité à visiter un monde si accueillant qu'on ressent une sorte de vertige horizontal. Dès qu'on se place devant le tableau, on ne peut plus reculer : on est comme aspiré. On veut aller jusqu'au fond de la toile, là où se tapit ce petit point qui concentre en lui toute cette force d'attraction. Une grande partie de la pensée occidentale basée sur la curiosité se résume à une invitation à découvrir de nouveaux paysages. On trouve un parfait exemple dans l'œuvre de de Chirico qui est une invitation à l'errance. On se promène, avec une certaine angoisse, dans ces architectures un peu froides, ignorant ce qui se trame derrière ces colonnes rigides. Cela me rappelle ce jeune garçon qui jouait au Nintendo à côté à l'aéroport. J'étais fasciné par cette perspective infinie que propose ce jeu, et aussi par l'enfant qui m'avait l'air d'une mouche prise dans une toile d'araignée. Chaque porte s'ouvre sur un nouveau paysage qui mène au prochain décor. Une curiosité insatiable semble mener l'individu d'une telle culture. Alors que c'est totalement différent dans la peinture primitive où les êtres et les choses semblent vouloir se précipiter vers le premier plan. Pourtant ils n'ont pas l'air de fuir un danger. Contrairement à la vision occidentale où les personnages du tableau s'attendent à ce qu'on les regarde, les personnages d'une toile primitive s'intéressent plutôt au monde d'en face. Souvent j'ai l'impression que les personnages de ce tableau haïtien accroché à mon salon, se croient plutôt au théâtre. Ils ont l'air de nous observer tandis que nous parlons d'eux.

Ce n'est pas eux, le vrai centre d'attraction, mais nous. Comment un tel miracle a-t-il pu se produire ? C'est que le peintre primitif a situé le point de fuite, non au fond du tableau, mais dans le plexus de celui qui regarde. Ce qui va jusqu'à changer notre façon de percevoir les choses. Nous sommes vus autant que nous regardons. Cela se fait dans les deux sens. Quand on voit une scène de peinture primitive, on a tendance à reculer. S'agissant d'une scène de peinture occidentale, avec un point de fuite placé au fond du tableau, on fait le mouvement inverse. Ce qui m'intéresse dans un musée c'est le rapport des gens avec les œuvres. Leur façon d'observer et les rapports qui se tissent entre les gens qui regardent la même toile. On bouge le corps différemment si on est au sud ou au nord (je suppose à l'est aussi). Et cela dénote des visions du monde différentes. En fin de compte, il n'y a aucune naïveté dans ces œuvres qui mériteraient qu'on les observe du point de vue de l'artiste qui les a conçues, et non d'un critique occidental qui les examine comme s'il ne pouvait exister qu'une seule façon de regarder l'univers.

« L'écrivain migrant »

Le titre de cet exposé (« identité et langage ») n'est pas de moi. Ces deux mots sont employés, de nos jours, à toutes les sauces. Et toujours afin d'identifier ceux qui viennent de trop loin. On entend ainsi les garder dans cette « réserve » (un mot pour désigner l'endroit où on a parqué les Indiens en Amérique du nord) où l'on ne croise que des individus en migration constante. Leur littérature est, au mieux, tropicale ; au pire, folklorique. On vous accepte après quelques décennies en vous qualifiant d'écrivain migrant. Un écrivain sans domicile fixe. Alors qu'on écrit justement pour fonder cette patrie ailleurs que dans cet espace géographique bien délimité qui nous mette à la merci des dictateurs, des policiers, des agents d'immigration, enfin de tous ceux qui sont là pour empêcher la libre circulation des êtres sur cette terre. Voilà une chose qui m'étonne. Et les librairies, et l'université, et la critique officielle, tous participent à cette violation du droit de rêver. Littérature migrante, je n'arrive pas à comprendre. Cette notion de littérature migrante est totalement fautive car elle ne quitte pas le territoire où elle a germé. S'il est un immigré quand il se trouve dans le pays qui l'a adopté, alors comment l'appeler quand il est en voyage. On n'a pas de nom pour lui, car pour être un migrant il faut rester fixé à un endroit. Pour connaître sa nationalité, je suggère qu'on regarde son passeport. Pour quelqu'un comme moi

qui vis au Québec depuis 35 ans, si j'arrive ailleurs on ne dira pas « ah voici Dany Laferrière, un écrivain migrant du Québec ». On se demanderait de quel animal étrange s'agit-il ? Un voyageur n'est pas un migrant. La dénomination « écrivain migrant » n'a de valeur que dans une organisation locale. Aucune importance quand on sait que la littérature précisément nous a fait la promesse d'effacer les frontières. L'écrivain n'est ni un produit manufacturé comme on a tendance à le croire en Amérique du nord (plus précisément dans les ateliers d'écriture), ni un fruit tropical pour lecteur affamé de littérature sans angoisse. Ce n'est pas cela que j'avais en tête en écrivant : je rêvais que mes livres me servent de passeport pour franchir les frontières.

Ecrire

Peut-on être un écrivain tout simplement ? Ecrire pour donner la main à cette lignée d'hommes et de femmes qui, de nuit en nuit, ne cessent de raconter le monde avec ses joies et ses peines, ses angoisses et ses élans, son cœur et son corps, ses laideurs et ses beautés. C'est ainsi que j'avais compris la chose, sinon j'aurais fait un autre métier. Je n'ai pas écrit pour satisfaire les goûts pervers des inquisiteurs qui ne cessent de vous questionner à propos de vos origines ou pour inquiéter ces administrateurs rigoureux qui tiennent surtout le poète pour un membre inutile de la société. J'ai écrit parce que je sens que le monde peut être vu autrement, et qu'il doit être dit autrement. Et mon rêve c'est que ma vie et ma littérature ne fassent un jour qu'un. Tout cela peut se résumer par cette simple phrase qui fut d'ailleurs le titre d'un de mes livres: j'écris comme je vis. Je ne sais pas quand ni comment cette phrase s'est glissée dans mon esprit, en tout cas il résume correctement ce que je voulais faire. Au moment de passer à l'action, je fus pris d'un doute. Entre le rêve et la réalité il y a cette mer de phrases à traverser à la nage. Et je ne savais même pas taper à la machine. J'étais seul à l'époque dans une ville que je découvrais petit à petit. Certains soirs, je me suis assis devant cette vieille machine-à-écrire Remington 22 que j'avais achetée chez un brocanteur pour 50 dollars, et je passais la soirée à regarder la page blanche. En me disant : est-ce possible ? Est-ce que je peux le faire ? Et cette question sans réponse revenait de manière lancinante: est-ce que je peux le faire ?

Le futur écrivain

Pour moi c'était ça ou l'usine. Je continuais à aller au boulot, mais j'avais l'esprit ailleurs. Je ne savais pas à l'époque que mon livre était en gestation. Je n'avais ni sujet, ni éditeur, et je ne connaissais personne qui avait déjà publié un livre dans une vraie maison d'édition. Tout ce que je savais c'est que cela coûtait une fortune pour faire éditer, à compte d'auteur, ne serait-ce qu'un recueil de poèmes. Et on n'était même pas sûr de trouver un libraire pour l'accueillir. Les amis s'attendaient à recevoir gratuitement leur exemplaire, car pour eux un vrai livre c'est celui qu'on a payé de sa poche. On en enverrait d'autres à la famille. Il arrive qu'à la fin d'une soirée bien arrosée, un copain se mettait en tête de parler de votre livre, mais on n'est jamais sûr qu'il l'ait vraiment lu. C'était ce qui m'attendait. Malgré tout je voulais être écrivain. Un écrivain, pour moi, c'est quelqu'un qui écrit. Même quand il n'est pas à sa table de travail (la table de cuisine bancale). Il ne cesse d'écrire quelque soit son occupation. Il croise une jeune fille dans la rue, il classe ce sourire quelque part dans sa tête. Il est témoin d'une scène drôle ou désagréable, il la note. Il subit une injustice, il file aux toilettes pour inscrire le dialogue dans son carnet. Sa vie devient une fiction. Rien ne le touche. Tout doit le servir. Il garde ses émotions pour plus tard quand il se mettra au travail sérieusement. Ce jeune écrivain est un danger public. Mais cela a-t-il une fin ? Pourra-t-il se reposer un jour ? Se dire : « Bon, c'est fait maintenant, revenons à la vie normale. » ? Je déambulais dans les rues de Montréal en me posant ces questions dont personne autour de moi n'avait la réponse. Mes copains à l'usine avaient d'autres préoccupations. Aujourd'hui, je crois que c'était ma chance de me trouver ainsi seul devant cette montagne d'interrogations.

Quelque chose dans l'air

En tout cas cette chose a cheminé en moi, comme une plante grimpante cherchant à m'êtreindre le cœur. Depuis ce premier soir où j'ai tapé ma phrase en me disant « C'est parti » ça n'a plus arrêté. J'ai essayé une fois d'arrêter la machine, mais je n'ai pas pu. En fait c'est revenu avec plus de force. Comme quand on tente de contenir un torrent avec un barrage trop fragile. On me pose souvent la question : quand est-ce que tu es devenu écrivain ? On ne peut pas savoir ça. Je pense qu'on ne le devient pas, on naît écrivain. A mon avis ce n'est pas un métier. C'est une attitude. Il y a des gens qui écrivent de bons livres et qui ne sont pas des écrivains. Et d'autres

qui écrivent des livres maladroits et qui sont de véritables écrivains. Je n'ai pas dit mauvais, j'ai dit maladroit. La maladresse est une force ivre qu'il ne faut pas chercher à contrôler par trop d'adresses. L'adresse s'apprend. On a beau plonger au fond du puits noir, on ne dénichera pas la pépite si elle ne s'y trouvait pas. Je n'ai pas forcément raison, mais je ne parviens à comprendre pourquoi certains jours, contrairement à tant de mauvais jours, j'ai l'impression d'être habité. De ne pas être seul. La sensation que cette histoire ne m'est pas venue à l'esprit par hasard. On dirait que ce sont des idées, comme des émotions, qui cherchent un esprit à coloniser. Sinon pourquoi je passe d'une demi-journée de panne sèche à ce flot continu d'images rutilantes. Je me sens fébrile. J'essaie de ne pas bouger. Et brusquement je rejoins la chaîne d'écrivains qui, depuis l'aube des temps, cherchent à dire quelque chose que les autres ne parviennent pas à comprendre. Et cela, malgré le fait qu'ils s'expriment dans un langage accessible.

La conversation du matin

Quand j'étais enfant, chez ma grand-mère, à Petit-Goâve, on avait des canards dans la cour. L'un d'eux passait voir chaque matin ma grand-mère, avant d'aller faire le tour du quartier. Cela commençait toujours par une conversation courtoise, j'imagine ce qu'on dit au réveil (as-tu bien dormi ?), puis cela tournait brusquement au pugilat. Le canard devenait très agressif. Un jour, je demandai à ma grand-mère la raison d'une telle violence. Elle me confia, sans cesser de sourire, que le canard tentait de lui dire la date de sa mort, et que cela l'énervait qu'elle ne parvenait pas à comprendre son langage. Je lui demandai si elle était intéressée par cette sinistre information, et elle me murmura, pour ne pas être entendu du canard qui, lui, comprenait parfaitement le langage des humains, qu'en réalité elle n'était nullement intéressée à savoir la date de sa mort. Ce qui n'est pas loin de notre situation d'écrivain. Nous essayons de dire quelque chose que les autres ne comprennent pas toujours, et quand ils comprennent nous nous demandons si cela valait vraiment toute cette peine.

Une ville tombe

Partout où je vais, j'apporte avec moi ce carnet noir où je note tout ce qui traverse mon champ de vision. Je suis une caméra qui filme tout sur son passage. L'émotion

viendra au moment de l'écriture. Ce 12 janvier 2010, j'étais à Port-au-Prince, au moment du tremblement de terre. Dix minutes après les fortes secousses de 7.3, j'ai sorti mon carnet pour prendre des notes. Deux mois plus tard, j'ai publié un livre racontant l'événement. Pendant dix minutes, j'étais pris dans le tourbillon collectif. J'ai repris mes esprits dès que j'ai commencé à écrire. La ville tombait. Autour de moi les maisons s'écroulaient. Les gens couraient partout. J'avais quand même le sentiment qu'ils gardaient malgré tout leur sang-froid car je n'ai assisté à aucune scène de pillage. Et surtout la certitude que quelqu'un devrait prendre une certaine distance avec l'événement, s'éloigner même de toute émotion personnelle, afin de pouvoir témoigner de ce qui se passe. Les pompiers doivent éteindre les feux ; les policiers ont pour obligation de veiller à la sécurité des biens et des personnes ; la première fonction de l'écrivain c'est de capter l'instant, d'une manière si personnelle que cela le distingue des journalistes. Car il y a des endroits où la presse, qu'elle soit télévisée, radiophonique ou écrite, ne peut pénétrer. L'écriture, seule, peut aller au fond du cœur d'une femme qui vient de perdre sa famille. Les journalistes doivent questionner les gens pour savoir ce qu'ils ressentent ; pas la littérature. Le matériel est léger à transporter (la mémoire) et l'effet durable (le style). On me pose souvent la question : comment se fait-il que vous ayez votre carnet avec vous ? Si ce carnet noir était avec moi, ce jour-là, c'est parce que je l'ai toujours avec moi. Et si je l'ai toujours avec moi c'est parce que je cherche à capter, par l'écriture, le moment présent. Et ce fut, ce jour-là, un moment dévastateur. Quand une ville entière tombe, et que près de 300 000 personnes se retrouvent sous les débris, il n'y a plus de comédie possible. Les masques tombent. Chacun se montre sous son vrai jour. Si l'écriture ne comptait pas beaucoup pour vous, elle devient immédiatement d'une insupportable futilité. Mais moi, j'ai toujours su que la littérature n'est ni un luxe, ni une mondanité. Elle est, à mes yeux, essentielle à la vie. S'il n'y avait pas cette fenêtre sur le monde, je n'aurais pas tenu le coup.

Dix secondes

Pourquoi je raconte de nouveau cette histoire quand je ne sais même pas si ça s'est passé ainsi? Un événement d'une pareille ampleur suscite beaucoup de commentaires. Chacun l'a vécu à sa manière. Cela dépend de notre sensibilité, de l'endroit où on se trouvait au moment du désastre, et surtout des pertes qu'on a

encourues. Quelqu'un qui a perdu toute sa famille ne se rappelle pas des choses de la même manière que son voisin dont la maison n'a pas été endommagée. Je me souviens de cette première forte secousse qui a saccagé la ville comme si c'était un jouet d'enfant qui s'était retrouvé sous son pied. Un moment terrible. Mais le pire allait arriver tout de suite après: la deuxième secousse qui a brisé tout ce que la première secousse avait fragilisée. Mais ce qui reste, ce n'est ni la première, ni la deuxième secousse, mais le moment vide, entre les deux secousses, qui a duré moins de dix secondes. En me relevant, je me suis dit, comme beaucoup de gens d'ailleurs: « bon, c'est fini, je suis encore vivant, j'ai de la chance ». C'est à ce moment que la seconde secousse est arrivée, nous enlevant tout espoir. J'ai pensé que ça ne s'arrêtera pas avant que tout qui est encore debout se retrouve par terre. On ne sait plus la suite. Le même sentiment quand l'avion a heurté la seconde tour de New York. C'est à ce moment-là qu'on a cru qu'il s'agissait d'une action concertée. Tout s'arrête. Aucune logique n'est possible. D'ailleurs votre cerveau ne fonctionne plus. Il faut attendre. Dans le cas du séisme de Port-au-Prince, je me disais qu'un tel choc pouvait déclencher une réaction en chaîne. J'ai alors cru que la terre allait s'ouvrir pour nous engloutir tous. Une terreur qui remonte aux films catastrophes de mon adolescence. Ce qui m'impressionne encore, avec cette histoire, au-delà des pertes humaines, c'est le fait qu'il n'y avait de spectateurs à ce moment-là. Nous étions deux millions d'acteurs, pour une fois, dans cette ville. Personne ne pouvait échapper à ce moment si terriblement présent : ceux qui sont morts, comme ceux qui ne sont pas morts. C'est très rare de voir sur une même scène plus de deux millions de figurants dans une pièce dont on ne connaît pas la fin. J'ai toujours voulu mettre l'écriture à l'épreuve, afin de savoir si c'était une affaire sérieuse. C'est maintenant, me suis-je dit, que la littérature doit prouver qu'elle fait partie intégrante de la vie, qu'elle accompagne les hommes dans les bons comme dans les mauvais moments. Puis j'ai eu l'idée d'aller visiter le jardin de l'hôtel pour constater dans quel état se trouvait ces fleurs à longues tiges que je croyais trop fragiles pour survivre à une forte pluie. A voir des immeubles tomber ainsi, on prend peur pour les fleurs. Pourtant aucune fleur n'était cassée, même celles dont la longue tige me semblait aussi gracile que le cou des jeunes filles dans les tableaux de Modigliani. J'ai vu ce jour-là, et de façon définitive, que le léger résiste quand le solide tombe.

Borges

Pour moi il y a un lien naturel entre écrire et vivre, et c'est ce que je ne cesse d'affirmer dans mes livres. Je le dis simplement : j'écris comme je vis. Souvent les gens, en inversant les choses, me font vivre comme j'écris. Il y a une différence car dans mon esprit la vie précède l'écriture. Pour écrire, je puise dans ma vie et dans celle des autres. Borges, lui, vit si intimement avec les livres (ceux qu'il écrit et ceux qu'il lit) qu'il n'y a presque plus d'espace pour le reste. Il parvient à faire des mythologies des plus minuscules faits de la vie quotidienne. Comme il est aveugle, il mange plutôt au restaurant où il est souvent rejoint par des admirateurs venant du monde entier. Ces gens lui tiennent compagnie pendant le repas (ils lui coupent sa viande) et Borges leur raconte des histoires tirées de sa mémoire inépuisable. Il est comme ce roi qui changeait en or tout ce qu'il touchait. Après dîner, on lui apporta une corbeille de fruits : quelques mangues avec une grappe de raisins. Borges écarta discrètement les mangues pour choisir la grappe de raisins tout en murmurant : « je n'aime pas les fruits modernes ». Il est l'un des rares écrivains à pouvoir dire : « Je vis pour écrire ». Dans son cas cette simple phrase dit tout. Le directeur de la Bibliothèque Nationale d'Argentine venait de mourir, et Borges est pressenti pour le succéder. L'administration lui demande d'envoyer une demande officielle expliquant pourquoi il serait légitime à un tel poste. Il n'a écrit qu'une phrase : « J'ai passé ma vie à lire. » Il y avait d'autres concurrents prestigieux, mais il a eu le poste. Ce n'est pas courant de voir un aveugle diriger une bibliothèque. Il l'exprime joliment d'ailleurs dans un émouvant poème où il remarque, sans pathos, que les dieux lui ont donné en même temps le livre et la nuit. J'ai compris que chacun de nous se retrouve dans une petite phrase. Les écrivains la cherchent dans une forêt de mots. Pour Proust c'est la recherche du temps perdu. Soyez attentif car un mot de trop et ce n'est plus la même chose. La subtilité est fine mais elle existe : Proust part-il à la recherche du temps perdu ou à la recherche d'un temps perdu ? La différence est entre l'obsession et la nostalgie. Quand on a trouvé la petite phrase qui nous justifie sur cette terre, on doit la suivre jusqu'au bout pour voir où elle mène.

Le village dans un livre

J'ai écrit une vingtaine de livres qu'on peut réunir en un seul avec un titre trop vaste : « Une autobiographie américaine ». C'est pourtant une histoire assez simple. Je me

suis demandé pourquoi Petit-Goâve, cette ville où j'ai passé mon enfance, ne serait pas digne d'être dans un livre. Et tous ces gens avec qui j'ai vécu : ma grand-mère, mes tantes, ma mère, les voisins, tout ce monde-là, je les verrais bien dans un livre. Ils ne sont pas différents de ceux que j'ai l'habitude de croiser dans les romans de Marquez ou même de Tolstoï. Ils ont droit, eux aussi, à la fiction. Je me suis longtemps demandé s'il y avait une catégorie particulière de gens qui méritaient d'entrer dans un livre et d'autres qui ne peuvent être que des lecteurs. Y-a-il des sociétés plus littéraires que d'autres ? Je ne le crois pas, mais certainement que Manhattan, Paris et Berlin se sont retrouvés plus souvent dans un livre que Petit-Goâve. Et je me suis dit : il faut réparer cette injustice. Le monde ne pourrait pas vivre plus longtemps sans connaître ces gens. C'est ce que dit chaque écrivain en commençant un nouveau livre. Je voulais montrer combien ces gens ressemblent aux autres afin qu'on arrête de les folkloriser. Partout il y a ces deux types de société : les paysans qui s'adaptent au paysage dans lequel ils vivent, et les citadins qui adaptent le paysage à leur mode de vie. C'est ainsi pour Petit-Goâve et Port-au-Prince, et c'est ainsi pour New-York et un village américain, ou pour Paris et un village français, ou pour Moscou et un village russe. C'était pour moi très important de réparer cette injustice en faisant entrer ces gens dans la fiction. C'est mes premiers témoins et j'entends qu'ils m'accompagnent partout.

La tasse de café

On ne peut pas être plus romanesque que ma grand-mère, cette femme qui, chaque jour, s'installe avec une cafetière à ses pieds. Sur sa petite galerie de Petit-Goâve. Elle offre du café aux gens qui passent. Il suffit d'une gorgée pour que la magie opère. Et l'homme silencieux se met à raconter sa journée ou sa vie. Ma grand-mère l'écoute en souriant. L'air devient subitement plus doux. Des nuages blancs s'immobilisent dans un ciel d'un bleu net et pur. Quand il a fini le café, l'homme soulève son chapeau pour rendre hommage à la qualité du café avant de partir. Et quelques minutes plus tard c'est une femme qui s'arrête devant notre galerie avant de grimper la montagne pour aller préparer le souper familial. On lui offre du café qu'elle boit avec un bonheur évident car la journée fut harassante. Conversations intimes. Les femmes ont toujours des choses graves à chuchoter. Elles portent le quotidien sur leurs épaules, et c'est un quotidien tissé de drames. Moi, je ne bouge

pas de la galerie car j'ai la fièvre. J'observe les fourmis, un univers qui me fascine encore. Comme si le temps s'était immobilisé pour produire une enfance éternelle.

La pluie

Je me souviens de ces après-midis sans fin. Et de ma grand-mère qui accomplissait les mêmes gestes, ces gestes qui se répétaient chaque jour, avec d'infimes nuances. Il fallait être attentif pour ressentir d'aussi vives émotions pour des scènes presque invisibles à l'œil nu. Cette sensibilité m'a permis surtout de sentir, autour de moi, les éléments qui se déchaînent parfois. Soudain la pluie arrivait sans crier gare. Dans la Caraïbe, on n'a peur ni des révolutions, ni des fusillades, ni même des dictateurs, mais de la pluie, oui. Dès qu'il pleut, on se met à courir dans tous les sens, perdant toute contenance. Sauf mon voisin, le notaire Loné, un vieil ami de Da, qui continuait sa promenade sans jamais accélérer le pas. Les initiés savent que le notaire Loné garde des liens secrets avec la pluie, les papillons et les dieux du vaudou. Quant aux autres, les mortels que la pluie a surpris en pleine rue, je remarque qu'ils courent se réfugier sur la petite galerie couverte de la maison d'en face. La pluie les poursuivant quand même, ils se bousculent pour trouver, chacun, un endroit où ils ne seraient pas mouillés. Sachant que la pluie ne s'est jamais rendue au-delà de la 36ème rangée de briques, je savais qu'on serait à l'abri en traversant cette frontière. Un pareil détail ne peut être accessible qu'à un regard d'enfant. Pour de pareilles découvertes, il faut disposer d'un temps fluide, libre et gratuit : le temps de l'enfance.

Le succès

A mon insu j'emmagasinai un fleuve d'émotions, de sensations et d'images qui referont surface 30 ans plus tard. Ces moments de l'enfance, souvent gorgés d'un bonheur simple, me permettront de sortir du piège de la célébrité. J'ai écrit un premier roman, et ce fut tout de suite le succès. Ainsi je suis passé, dans une même semaine, de l'usine à la télé. Le problème c'est qu'il ne s'agissait pas uniquement d'un succès littéraire, mais que le sujet, fortement sensible, du livre a allumé un incendie sur mon chemin. Vous savez combien en Amérique le sexe, surtout la sexualité interracial, peut être explosif. Ce qui m'a sauvé de ce sillage mondain que la célébrité entraîne avec elle c'est le visage serein de ma grand-mère qui me rappelait à tout moment qu'une autre vie moins futile, plus humaine, était possible.

Me remontait alors à la mémoire cette odeur de café qui a parfumé mon enfance. Je revois cette galerie où elle s'asseyait chaque après-midi, ce café qu'elle buvait si calmement, et qu'elle offrait aux passants. Une vie simple. Aucune agitation. Tout est comme suspendu. De temps en temps, elle refaisait du café pour ne pas offrir du café froid à ses invités. Du « café neuf », comme elle disait. Elle réglait tout sans bouger de sa chaise, sauf pour le café. Il y avait toujours une petite fumée, derrière elle, signe qu'un nouveau café se préparait.

Le lecteur du dimanche

Aussi, le dimanche, ma grand-mère avait l'habitude de sortir avec moi pour faire le tour du quartier, et on passait devant la maison du notaire Loné, celui que la pluie n'intimide pas. Le notaire Loné avait l'habitude, le dimanche après-midi, de s'installer sur sa galerie. Il disposait alors sur une grande table des livres et des objets pouvant lui faciliter la lecture (une loupe, des lunettes, des crayons). On aurait dit une scène de théâtre. Les passants semblaient toujours impressionnés par le visage grave et concentré du notaire. C'était un rituel de passer devant sa maison afin de le voir en train de lire. Ma grand-mère ne manquait pas de me chuchoter : « C'est le notaire Loné, un grand lecteur ». Quelle noble posture ! J'ai été si bouleversé que quand, des années plus tard, j'ai assisté à la déchéance du lecteur, j'ai pensé à l'attitude noble du notaire qui s'offrait à notre vue dans un moment aussi intime. Aujourd'hui beaucoup de lecteurs croient que la lecture n'est qu'un tremplin vers l'écriture. Tant de grands lecteurs sont devenus de mauvais écrivains. Je garde l'impression qu'il manque de mythologies autour de la lecture. On a trop de statues d'écrivains, et de noms d'écrivains donnés à des rues, et rien pour les lecteurs. Même pas un prix d'importance accordé à la lecture. Le prix Nobel de lecture. Borges l'aurait eu à coup sûr, car son œuvre est un hommage à la lecture. Il m'arrive de croire que le notaire Loné aurait plu à Borges, et qu'il aurait trouvé le moyen de glisser son nom et son action dans une de ses étranges nouvelles où le rêve parvient à corrompre la réalité.

Ma mère

Ma grand-mère me raconte que chaque personne porte en elle une histoire. Et je ne sais pour quelle raison, ils viennent tous raconter cette histoire à ma grand-mère.

Certaines personnes sont des conteuses, ma grand-mère est une receveuse. Elle s'imbibe de toutes ces histoires jusqu'à ce que ça suinte par ses pores. Des années plus tard j'ai enfin compris que Petit-Goâve était un livre dont ma grand-mère était la narratrice. Tous ces gens qui s'arrêtaient pour lui parler, et à qui elle offrait toujours une tasse de café, étaient en fait les personnages de ce grand roman dont Petit-Goâve est le lieu d'action. C'est étonnant que ma première leçon d'écriture vienne de ces gens qui n'ont jamais écrit une ligne. Quand j'ai écrit mon premier roman, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, ça a fait tant de bruit que j'ai été obligé de l'envoyer à ma mère. Ce n'était pas dans mon plan de livrer à ma mère mes frasques sexuelles, cette femme qui n'a pas raté une messe de sa vie. Ma mère qui, pendant des années, m'écrivait des lettres gorgées de tendresse. Il y avait toujours deux lettres dans la même enveloppe. Une plutôt technique où elle me faisait une série de recommandations urgentes: « Es-tu allé chez le coiffeur cette semaine ? N'oublie pas de manger des carottes et de boire du lait. » Et je lui répondais toujours comme un bon fils. Le fait que j'aie dépassé la cinquantaine ne l'a pas empêchée de continuer à me vanter les mérites des carottes, des œufs, et du lait (le fameux trio). Dans l'autre lettre, du genre religieux, elle m'exhortait à rester sous le manteau de Marie, et à prendre comme ami son fils Jésus, « le seul ami qui ne te laissera jamais tomber. » Elle peut prendre des pages pour vanter les mérites de Jésus : « il ne te demandera jamais rien, il n'a pas besoin de ton argent, il ne t'emmerdera pas, il sera là quand tu auras besoin de lui, et quand tu voudras être seul, il s'éloignera discrètement. » J'ai donc envoyé mon premier roman à ma mère, et c'est à ce moment qu'elle a compris que, durant toutes ces années, je ne faisais que lui mentir. Naturellement, je lui répondais que oui j'allais chez le coiffeur et que je mangeais des carottes jusqu'à devenir un lapin. Alors ma mère m'a envoyé une longue lettre pour me faire remarquer qu'il n'y a pas « une seule carotte dans le roman, ni même un petit verre de lait ». Elle ne voulait pas croire que le narrateur était différent de l'écrivain, et cela malgré certaines ressemblances. J'ai vite laissé tomber une pareille discussion. De toute façon, elle avait raison. Mais je me suis toujours demandé comment un esprit aussi aiguisé quand il s'agit de moi, cet œil d'aigle qui voit tout qui s'agite autour de moi, même quand je vis à des milliers de kilomètres d'elle, comment cet esprit a-t-il fait pour ne pas remarquer toutes ces filles qui peuplaient mon roman. Peut-être qu'elle n'a pas voulu entrer dans ce domaine. Ou peut-être

qu'elle accepte que sur ce seul point le narrateur est différent de l'auteur. Honnêtement c'est la meilleure critique que j'aie reçue de ce livre. Elle est entrée dans le livre et l'a lu avec ses tripes. Elle a pris le livre pour ce qu'il est : une longue lettre adressée à elle. Cette lettre que j'ai souhaité, pendant des années, lui envoyer pour lui dire les choses telles qu'elles sont. De toute façon, elle savait tout.

Une flopée de tantes

Ma mère, dont je suis le fils aîné, avait quatre sœurs. Je suis aussi le premier garçon de la famille. Mon grand-père qui achetait du café des paysans pour le revendre à la Maison Bombace, rêvait d'avoir des petits-fils pour faire marcher le commerce. C'est un travail assez dur puisqu'il ne se contentait pas d'attendre que le café vienne à lui. Il allait le chercher dans les montagnes. Plus tard quand il est tombé malade, les affaires ont commencé à péricliter. S'il avait des fils au lieu de ces cinq folles, (ma mère est la calme des cinq sœurs) cela aurait été différent. Il regardait sa descendance avec un sourire triste. J'ai raconté ces histoires dans les livres sur mon enfance (*L'odeur du café* et *Le Charme des après-midi sans fin*). Mes tantes m'habillaient selon leurs couleurs favorites, disons la couleur de leur saint protecteur. Ce qui fait qu'enfant, j'avais des costumes jaunes, marron, bleus, etc. Mes tantes les confectionnaient la nuit, sur une vieille machine-à-coudre Singer qui avait appartenu à ma grand-mère. J'étais une vraie poupée. Je passais d'une tante à l'autre. Je dormais dans le premier lit que je trouvais sur mon chemin. Il m'arrive de croire que ce nomadisme qui m'habite aujourd'hui date de cette époque lumineuse.

L'émotion romanesque

J'ai écrit un livre, *L'odeur du café*, où je parle de mon grand-père, que tante Raymonde n'a pas aimé. Elle m'en a fait le reproche. Naturellement, j'ai relaté notre conversation dans le livre suivant : *Le goût des jeunes filles*. En me remémorant, aujourd'hui, cette discussion avec tante Raymonde, et cela après des centaines d'interviews avec des critiques littéraires aguerris et de longs entretiens avec des universitaires compétents, je ne crois pas avoir eu une conversation plus profonde sur la littérature que celle avec tante Raymonde. Le livre à la main, elle m'attendait sur le pas de la porte. Elle l'ouvre à la première page, et les premiers mots écrits en gros caractères me font grise mine: « Vingt-cinq ans plus tard, une toute petite maison à

Miami.» Tante Raymonde y perçoit un jugement, ce qui n'était pas du tout dans mon esprit au moment d'écrire ces lignes. J'avais mis toute ma tendresse dans ce constat, mais tante Raymonde ne joue pas à la modeste. Elle avait fait croire à tout le monde, à Port-au-Prince, qu'elle menait à Miami une vie de rêve. Et voilà que son échafaudage s'écroule avec ce titre de chapitre en forme de scoop journalistique: « Vingt-cinq ans plus tard, une toute petite maison à Miami ». J'ai beau expliquer à tante Raymonde que les lecteurs ne sont pas intéressés par la fortune des personnages. Ils ne font pas de lien entre la réalité et la littérature. Ce qui les intéresse c'est l'émotion. La vérité en littérature n'est pas la même que dans la réalité. Et le style y joue un grand rôle. Si j'écris « une grande maison », ce sera une faute littéraire. Je préfère vous chagriner que de faire une faute littéraire. « Et pourquoi ce sera une faute littéraire, monsieur l'écrivain ? », me lance tante Ninine qui écoutait la conversation tout en vaquant à ses occupations. « Parce que ce sera normal que tante Raymonde ait une grande maison après vingt-cinq ans à Miami. Je dois dire que si sa réussite ne concerne qu'elle, son échec intéresse le lecteur. » « Pourquoi écrire nos noms si c'est de la littérature ? » « Je me sens plus à l'aise avec de vrais noms. » « Pas nous, dit tante Raymonde ». Je ne savais pas comment me tirer de là. Ce n'était pas fini car tante Ninine avait ses propres griefs. J'avais écrit, au tout début de ce même livre qu'elle travaillait dans « une petite boutique à l'aéroport de Miami ». C'est le mot « petite » qui n'a pas plu. Elles voulaient savoir dans quel but je les avais dépeintes de cette manière. Je n'ai pas su bien éclaircir les choses. Je suis reparti un peu triste, me demandant pourquoi j'ai refusé ce petit velours à leur ego. On en a tous un qui a besoin d'être flatté. Un an plus tard, je les revois, et elles semblaient bien disposées à mon égard. Tante Ninine surtout. Elle me raconte, toute excitée, que les voyageurs venant de Montréal font un tour à sa boutique. Elle me dit en riant qu'elle est devenue la coqueluche de l'aéroport. Comme mes livres sont lus à Montréal, les gens apprenant qu'une de mes tantes travaillent dans une des boutiques de l'aéroport se sont ruées vers elle. Ça lui a fait beaucoup de clients et son patron est heureux. Elle conclut : « Donc c'est ça la littérature. Si tu avais dit que je travaillais dans une grande boutique, on ne m'aurait pas trouvée ! » Tante Raymonde a éclaté de rire. J'ai souri.

La robe grise

Mais je n'avais pas fini avec tante Raymonde. C'est une femme très théâtrale qui adore le clinquant. Elle porte toujours des vêtements très colorés. Pour la taquiner, j'ai raconté dans un livre qu'elle affectionnait une robe grise. Une nuit, tante Ninine m'appelle au téléphone pour me demander de « venir tout de suite ». J'habitais à une demi-heure de chez elles. Je m'habille précipitamment, croyant qu'il s'agit de quelque chose de grave. Je trouve tante Raymonde complètement affolée, et tante Ninine tentant vainement de la rassurer. Tante Ninine en lui caressant les cheveux : « Mais Raymonde, tu sais bien que tu n'as pas de robe grise ! » Tante Raymonde de lui répondre, tout en continuant à farfouiller dans son armoire : « Dany l'a écrit ! ». Il n'y avait aucune chance que tante Raymonde puisse posséder une robe grise. Ce n'était pas dans l'ordre des choses possibles. Tante Raymonde qui est une lectrice vorace, et pour qui un livre est aussi sacré qu'un tabernacle pour une vieille catholique, préfère accorder sa foi à l'écriture plutôt qu'à la réalité. Je descends de cette femme capable de croire qu'elle possède une robe grise alors qu'il n'en est rien, simplement parce que c'est écrit dans un livre. Ce moment m'a confirmé que la littérature garde toute sa force dans ce monde en apparence futile. Et qu'il est donc clair que ces femmes de ma vie sont des personnages de romans. A chaque fois que j'ai l'impression, dans un livre, de perdre l'essence des choses, je fais apparaître ma grand-mère, ma mère ou une de mes tantes.

La dernière image

Je suis heureux qu'encore une fois cette petite maison de Petit-Goâve, à l'origine de ce flot d'encre dans ma vie, m'ait empêché de tenir un discours trop abstrait. Je suis content que cette petite galerie de Petit-Goâve où l'on trouvait ma grand-mère, tranquillement assise, avec à ses pieds une cafetière, ait pu encore une fois contaminer mon imaginaire au point d'empêcher aussi que mes émotions ne deviennent littérature.

(Dany LAFERRIÈRE, écrivain)